

dans l'épiderme, qui à chaque occasion le tiraille à gauche. Mais précisément cette espèce « cutanée » de maladie de gauche, proche de la démangeaison, lui assigne des bornes très limitées : là où le gauchisme demande des muscles, Zinoviev se retire. Or quel acte historique sérieux peut-on accomplir sans muscles ? Voilà pourquoi Zinoviev se dérobe chaque fois que sa maladie de gauche initiale est mise à l'épreuve de l'action.

En juillet 1923, il écrivit sur la Révolution allemande des thèses, comme toujours soufflées et mirifiques, qu'il terminait par cette proposition : « Fixer la démonstration antifasciste au jour anniversaire de la Révolution du 9 novembre. » Il s'obstinait orgiquement à ce que la question de l'insurrection armée ne soit pas posée brutalement, bien que, pour lui, les choses étaient facilitées par le fait que la Révolution se passait au loin. Il rédigea des thèses non moins mirifiques sur la grève générale en Angleterre qu'il termina par les mots : « Il va de soi que le maintien ultérieur du Comité anglo-russe est également nécessaire. » Comme lors de la Révolution allemande de 1923, il ne capitula qu'après la bataille. Ses thèses sur la révolution chinoise, avant comme après le coup d'Etat de Chang-Kaï-Chek se terminaient par la conclusion : « Le Parti communiste doit, bien entendu, rester dans le Kuomintang. » Là-dessus, il ne concéda rien, ce qui ruinait totalement sa position dans la question chinoise. Par la suite, il lança le mot d'ordre de soutien « dans une certaine mesure » du gouvernement du Hou-nân. Lorsque l'automne dernier, le rôle du Kuomintang se précisa dans toutes ses nuances de rôle contre-révolutionnaire, il continua à défendre pour la Chine le mot d'ordre d'une révolution bourgeoise démocratique, en voyant du trotskysme dans le mot d'ordre de la dictature du prolétariat. (Je me souviens qu'à la première entrevue que j'eus avec Kamenev en mai 1917, Kamenev, à qui je disais que je n'avais pas de désaccords avec Lénine me répondit : « Je pense bien : après les thèses d'Avril ! » En fait Kamenev et des dizaines d'autres comme lui, sans parler des

Liadov, considéraient la position de Lénine comme « trotskyste » et nullement bolchévique). Comme nous le voyons, la position de Zinoviev dans la nouvelle étape de la Révolution chinoise n'était pas fortuite. Zinoviev connaît son « talon d'Achille », c'est pourquoi il fait suivre d'avance tous ses articles et résolutions de pareilles réserves afin d'avoir la possibilité de se ressaisir devant les faits en cas de besoin. C'est là-dessus qu'est bâtie toute sa cuisine tactique du Cinquième Congrès de l'I. C. dont les résolutions sont d'un bout à l'autre équivoques. L'interprétation spécifiquement zinoviéviste de l'unité était aussi une réserve de ce genre permettant, en cas de nécessité, de faire volte-face. Vous vous rappelez, bien sûr, que nous nous en rendions parfaitement compte, mais que nous ajoutions : cette fois la volte-face sera difficile, car il faudra sauter très bas dans la bassesse. Mais cela même ne l'a pas retenu... Quant à Kamenev, il a, par contre, une impulsion instinctive qui le pousse constamment à droite, dans le sens de l'auto-limite, de la conciliation, des détours, etc. De toutes les supplications, sa supplication la plus chère est : « Eloignez de moi cette coupe... » Mais à l'inverse de Zinoviev il a une certaine école d'idée. Il comprit plus tôt que Zinoviev la nécessité de rompre le Comité anglo-russe ; visiblement il admettait la nécessité pour le parti communiste chinois de sortir du Kuomintang, mais il garda le silence. Je pense que s'il n'avait pas été en Italie, il aurait compris mieux que Zinoviev que la formule de la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie était pour la Chine, après Mai 1927, une survivance, comme pour la Russie après février 1917. D'ailleurs, cette fois, Kamenev comprenait mieux et plus clairement ce que signifie « capituler ». Mais la nature politique a pris le dessus. Zinoviev tourne le dos à ses arguments de gauche, Kamenev a peur d'être victime de ses tendances de droite, mais, dans toutes les questions importantes, l'un et l'autre tombent d'accord sur la même ligne. Cette ligne, on pourrait l'appeler : couci-couça. J'ai raconté à beaucoup de cama-

rades, et probablement à vous-même, le bref entretien que j'eus avec Vladimir Ilitch peu après la Révolution d'Octobre. Je lui dis grosso modo : « Un qui m'étonne, c'est Zinoviev ; quant à Kamenev je le connais d'assez près pour présumer où se terminera en lui le révolutionnaire et où commencera l'opportuniste. Mais je ne connaissais pas Zinoviev personnellement. D'après ses écrits et quelques-uns de ses discours, il me faisait l'impression d'un homme que rien n'arrête et qui n'a pas peur. » Vladimir Ilitch me répondit : « Il n'a pas peur quand il n'y a rien à craindre. » L'entretien se termina là-dessus. Evidemment on peut demander avec malice : puisque cela était connu d'avance, comment

le bloc a-t-il été possible ? Mais il ne serait pas sérieux de poser la question ainsi. Le bloc n'avait pas un caractère personnel. A propos du Comité anglo-russe, on nous a appris qu'au fond ce qui importe, ce ne sont pas les chefs, mais les masses. Cette façon de poser la question est fautive et opportuniste, car il n'y a pas que les masses, il y a aussi la ligne politique. On ne peut pas, à cause des masses, y renoncer. Mais dans la lutte pour les masses, quand la ligne politique est juste, on peut faire bloc non seulement avec le diable, mais même avec un Sancho Pança à deux têtes...

L. TROTSKY.

# PROTESTEZ

## dans vos organisations de classes

## contre la déportation

## des révolutionnaires !